

Le Jeune Homme



Emmanuèle Aubry

Emmanuèle Aubry

Le Jeune Homme

© Emmanuèle Aubry, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0445-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Tu n'avais que les mots pour rejoindre ce qu'il y avait avant les mots.

Antoine Wauters

Notre histoire, c'est ce que nous avons de plus précieux, mais elle n'est pas à nous.

Annie Ernaux

Le souvenir redonne une possibilité au passé.

Erri de Lucca

Chapitre 1

Tu marches dans les rues de Bâle. Tu as mis un manteau clair avec des boutons dorés, un manteau demi-saison. Tu as vingt-trois ans. C'est le mois de mai, l'air est léger, le vent frais, tu frissonnes. Tu portes des escarpins noirs, ils sont élégants, ils te font une jolie jambe. Tu les as achetés à Paris avant. Avant ça. Avant. Tu as un carré de soie autour du cou. Au cours de ta déambulation il a glissé, le nœud se relâche, tu le rattrapes juste avant qu'il ne tombe, tu le fourres dans ta poche. Dans l'autre main, une gitane sans filtre. L'extrémité rougeoisie quand tu inspires une bouffée. Un petit gyrophare rien que pour toi. Tu montes un escalier entre deux ruelles, tu redescends de l'autre côté. Sans t'en rendre compte, tu t'éloignes du centre-ville, de l'immeuble cossu. Tu ignores l'heure mais tu sens la fatigue, tes pieds douloureux dans ces chaussures qui ne sont pas faites pour marcher. Tu t'arrêtes un instant. De là, tu domines la ville, les toits, la flèche de la cathédrale, le fleuve large. Tu ne vois rien, tu ne penses rien. Tu te dis juste, il faut que je redescende, ça va être long, où se trouve la gare.

Tu commences ta descente accrochée à la main courante en fer tiédie par le soleil. Tu la sens sous tes doigts, ses aspérités, la courbe adoucie par le temps. Les marches de pierre sont lisses, glissantes par endroit.

Tout occupée par ton cheminement prudent, tu ne la vois pas venir. Elle se fraie un passage, monte du plus profond de toi-même jusqu'à ta conscience. La petite phrase assassine, explosive. Elle se hisse vers la lumière, déchire la surface en gouttelettes acides.

Je suis enceinte.

Dès lors, elle ne s'arrête plus, elle se répète à l'infini, scande ta marche, pourrait franchir la barrière de tes lèvres, d'ailleurs elle le fait, tu t'entends murmurer *chui enceinte, chui enceinte*.

Lorsque tu arrives en bas, la panique a eu tout le temps de prendre possession de toi. Dans ta tête défile des noms, des visages, des bribes de conversations. Vers qui peux-tu te tourner. Que ça n'existe pas, que ça ne se sache pas. Jamais.

L'embryon qui pousse dans ton ventre est un énorme rocher qui se trouve au-dessus de ta tête, qui menace de s'abattre sur toi. Et encore, ce ne serait rien si. S'il n'allait aussi détruire ta famille entière et surtout. Elle, ta mère. Droite,

impeccable, magnifique. Dont tu cherches si ce n'est l'affection du moins l'estime. *Je ne lui arrive pas à la cheville*. C'est ce que tu dis lorsque tu évoques ta mère. Et comme tu as un côté mélodramatique, c'est ce que l'on dit de toi, tu imagines comment l'infamie, arrivée par toi, va fondre sur la maison, allée des Écureuils.

Ta mère, bannie de la bonne société. Plus de bridges, de diners, de concerts, de soirées. Même la bonne rend son tablier, quitte la maison maudite.

Tes frères et sœurs montrés du doigt. L'ainé déjà parti pour une carrière prometteuse voit tout à coup les portes se refermer. Ta sœur cadette qui se remet difficilement d'une longue maladie est à nouveau hospitalisée. Les médecins, désespérés, hochent la tête gravement. Les plus jeunes à qui on a rien dit, errent dans la maison. Plus de rires, de cavalcades, plus de goûters, de virées dans les Vosges.

Ton père. Tu sais qu'il ne te blâmera pas. Il continuera à te regarder avec amour. Mais ses migraines odieuses reprendront de plus belle.

Des élucubrations. Certes. Oui mais pas tant que ça. Il ne faut pas. Non. C'est impossible. Tu te cognes contre cette monstruosité, ce précipice, ce mur, je ne peux pas, je ne peux pas leur faire subir ça. Tu ne penses à rien d'autre à ce moment-là que d'écarter cette honte qui menace de dévaster les tiens.

Tu trébuches, la tête te tourne. Tu n'as rien mangé depuis le matin. Impossible d'avaler quoique ce soit avant de prendre le train qui t'a conduit ici. Un voyage rapide entre Mulhouse et Bâle. Dans ton sac, l'adresse du médecin qui devait te débarrasser du doute insupportable qui te hantait depuis, deux, trois semaines, tu ne sais plus exactement. Un retard de règles. L'inquiétude qui grandit à mesure que les jours passent. À te réveiller la nuit pour vérifier. À aller plusieurs fois par jour aux toilettes en priant pour que ta culotte soit tâchée. À murmurer, mon dieu, faites que ça arrive, je vous promets que plus jamais, faites que. À prier que le sang vienne alors que tu es assise près de ta mère à la messe du dimanche matin. À croiser les doigts, retenir ta respiration, courir, sauter dans les escaliers et encore, et encore, tout plutôt que ça. Le sang qui en coulant délivre. Tu en rêves, tu promets au ciel, à tous ses saints. Tu as eu très peur, tu feras attention, mieux encore, tu ne feras plus l'amour. Terminé.

Tu t'en veux terriblement, tu te sens sale, faible de céder ainsi au plaisir. D'aimer ça, être désirée, désirer, sentir ton cœur battre à toute allure, être

admirée, convoitée, sentir ton corps brûler. Fondre dans les bras d'un homme. Tu es belle, les regards masculins te flattent, ta chevelure noire, tes yeux gris bleus, ta poitrine généreuse, ta jeunesse éclatante, ta taille fine. Fine au prix de régimes draconiens, toi qui es gourmande, si gourmande.

Mais cette fois-ci, le sang ne vient pas.

La Suisse, c'est bien. C'est propre, c'est sain, c'est neutre. C'est riche. Avec de l'argent, pas un problème ne résiste. Tu le sais depuis toujours, toi qui es née et a grandi dans une ville frontalière. Comme tu sais que d'autres que toi ont eu à se débarrasser de la même contrariété. Tout le monde le sait. Personne n'en parle.

Tu marches. Tu marches dans Bâle, ville suisse germanophone au bord du Rhin, sa vieille ville, son musée d'art. Son parc zoologique bien plus grand que celui de Mulhouse en face duquel se trouve ta maison familiale, allée des Écureuils. Depuis ta chambre, tu entends rugir les lions.

Tu marches. Le refus du médecin claque dans l'air. La petite phrase *chui enceinte* te poursuit comme le coassement d'un corbeau. Le corbeau, seul oiseau que ta mère déteste. Tu chasses l'image. Tu ne dois penser ni à ta mère, ni à un corbeau de malheur.

Tu as dans le ventre un énorme problème bien réel cette fois. Encore invisible. De toi seule connu. Attesté par un gynécologue suisse. Tu es enceinte.

Pourtant. Tu dois rentrer chez toi. Tu es lourde de ta faute, elle a pris possession de toi. Tu vas devoir parler, manger, dormir, sortir, rentrer, avec ça à l'intérieur de toi. Continuer de vivre. Regarder tes parents dans les yeux. Ne rien dire, ne rien montrer. Surtout pas. Trouver une solution. Vite. Que ça ne se sache jamais, jamais.

Tu reprends le train pour Mulhouse. Sur tes genoux, Jours de France avec une photo de Marilyn Monroe aux côtés de Kennedy. Le wagon dans lequel tu es assise est occupé par des hommes revenant de leur travail. Ils sont élégants, ils fument des cigarettes blondes. Ils lisent France Soir, Le Figaro, Le Monde, L'Alsace. Tu regardes distraitement les titres, *Les Français d'Algérie reviennent en masse à Marseille, l'attentat de l'OAS a causé la mort de plus de cent personnes*. Certains hommes te regardent. Tu te demandes s'ils voient qui tu es devenue. Une fille qui s'est faite engrossée.

En rentrant, tu es soulagée de constater que tes parents se sont absentés. Sans doute, sont-ils à un dîner où ta mère se réjouissait d'aller et où ton père l'a suivie en poussant de profonds soupirs. Vol de Nuit, le parfum maternel flotte dans l'entrée, c'est comme si elle était là pour de bon. Tu la vois, élégante, impeccable dans un tailleur parfaitement coupé, son camée au revers de la veste. Légèrement maquillée, elle a son sac noir au poignet, ses gants. Dans le cendrier posé sur la desserte, un mégot porte la trace de son rouge à lèvres. Depuis le salon t'arrive le rire de tes sœurs. Ton frère dévale l'escalier te demandant d'où tu viens. Tu ne réponds pas. Tu dis que tu ne dineras pas, tu es fatiguée, tu montes te coucher. Vous vous croisez, il te regarde goguenard tout en s'exclamant, revoilà Flo avec ses grands airs de Sarah Bernhardt.

Tu serres les dents pour ne pas riposter. Édouard a toujours eu le don de t'agacer, te titiller jusqu'à te faire exploser. Tu passes silencieuse. Ce n'est qu'une fois dans ta chambre que tes larmes coulent. Tu enfonces ta tête dans ton oreiller pour étouffer tes sanglots. Tu pleures sur ta vie détruite. Tu as honte, tu as peur, tu as envie de mourir. Le poids qui t'écrase est si lourd que tu as du mal à respirer. Ce poids que tu devras porter seule. Du jeune homme, aucune nouvelle.

Celui qui n'était que l'aventure d'un soir prend brutalement une place considérable. Son désintérêt t'est de plus en plus insupportable. Peut-être a-t-il téléphoné aujourd'hui ? Espoir soudain, espoir démesuré qui te jette hors de ton lit pour vérifier s'il n'y aurait pas son nom inscrit dans le petit carnet posé près du téléphone. Il est d'usage, allée des Écureuils d'y noter les appels reçus en l'absence de celui ou celle à qui il était destiné. Tu joins les mains, tu pries, mon Dieu, faites qu'il ait appelé, tu pries en attendant le bon moment pour redescendre sans être vue. Tu te regardes dans le miroir, tu as une tête épouvantable, tu aperçois une petite ride nouvelle au coin de tes lèvres. Tu recules un peu, te place de profil. Rien, on ne voit rien. Pourtant, tu te sens épaisse, tes seins sont lourds. Tu entends la porte d'Édouard se refermer puis le silence. Tu descends à pas feutrés. Comme tu l'as déjà fait pour sortir le soir sans autorisation. Ça, c'était avant. Tu ouvres le carnet, tu vois ton nom. Ton cœur s'emballe. En face de ton nom, deux noms sont inscrits, Charles, Catherine. Tu feuillètes, rien. Tu remontes, tu te couches. Dans l'obscurité, tu as les yeux grands ouverts.

Comme des petites bulles, des morceaux de ta jeune vie remonte à la surface de ta conscience.

Une camarade de classe qui disparaît à quelques semaines du bac. Tu la recroises en septembre dans la rue. Elle ne te dira rien, écourtera votre conversation.

Pierrette, qui avoue sa grossesse au huitième mois.

Cette jeune fille qui sonne un soir chez JF, alors que tu es seule dans l'appartement à l'attendre. Ces grands yeux noirs qui t'implorant. Elle doit absolument le voir ; *vous comprenez mademoiselle, j'ai un retard.*

Charles qui a une adresse en Suisse.

JF, exaspéré qui s'exclame, c'est un truc pour se faire épouser, elle est collante, collante, quelle plaie.

Paul, ce cousin que tu croises souvent dans les soirées parisiennes. Il t'a dit avoir aidé une jeune fille qu'il avait mis dans l'embarras. Qu'il n'en n'était pas fier mais qu'il n'avait pas eu le choix. C'était ça ou l'épouser.

Et tant d'autres encore, des visages, des bouts de conversation, des silences, des disparitions, des mariages précipités. Des techniques, douche vaginale, retrait, Ogino, capote anglaise, diaphragme. Des adresses de médecins, cliniques, arrière-cours. De faiseuses d'anges. Tout ce qui ne se dit pas fait un bruit épouvantable dans ta tête. Tout cela refait brutalement surface dans ta chambre d'enfant. Tu avais gardé ces fragments au fond de toi. Tu les avais empilés dans un coin de ta mémoire, au cas où, peut-être. Tu ne te disais pas, si ça m'arrive, je saurais quoi faire. Il n'était pas envisageable que ça t'arrive. Mais. Derrière les rires, les jolies robes, les yeux de biche, les romances, les flirts, la menace toujours là. Comme une sale maladie qu'on redoute d'attraper. On tremble quand elle s'abat sur une cousine, une amie, une fille aux yeux noirs. En même temps, on ne peut pas s'empêcher de se réjouir. Ce n'est pas moi. Cette fois encore, j'y ai échappé. On se rassure, je suis prudente, je fais attention. Mais.

Ta mère, à une de ses amies : « sur mes six enfants, j'en dois trois à Ogino. »

Tu te redresses, tu allumes une cigarette malgré l'interdiction de fumer au lit. Lorsque tu te lèves pour entrouvrir la fenêtre, tu aperçois la voiture de ton père se garer devant le perron. Tu entends le crissement des pneus sur le gravier. Tu vois ta mère descendre, sa jambe gainée d'un bas noir brille doucement dans la nuit éclairée par la lune. Elle s'avance, gravit les marches. Elle ne sait rien. Ton père qui la suit en tirant sur sa pipe non plus. Ils disparaissent dans la maison où

dorment tes frères et sœurs. Tu sais ce que tu dois faire. Même si c'est un crime. Même si arrêter une vie qui commence est grave, très grave.

Je dois me faire avorter. Il vaut mieux que je porte cette tâche très grave, gravissime sans rien dire mais que, au moins, je protège ma famille. Et moi aussi. Je n'ai pas le droit de leur faire subir ça. Comme Pierrette avec sa famille. Non. Jamais. Je n'ai pas le droit de leur faire ce coup-là, c'est impossible. Ça remettrait toute ma vie en question, ma recherche de travail, tout, tout. C'est si grave, tellement horrible. Tant pis, je porterai seule le secret mais, au moins, l'honneur sera sauf. Je dois le faire. Arrêter une vie qui commence. Faire ça. Je dois. Me faire avorter.